

LES CHERCHEURS D'OR

ARIEL DJANIKIAN

LES CHERCHEURS D'OR

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Sylvie Homassel

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Prospectors*
Éditeur original : William Morrow, HarperCollins Publishers
© 2023, Ariel Djanikian

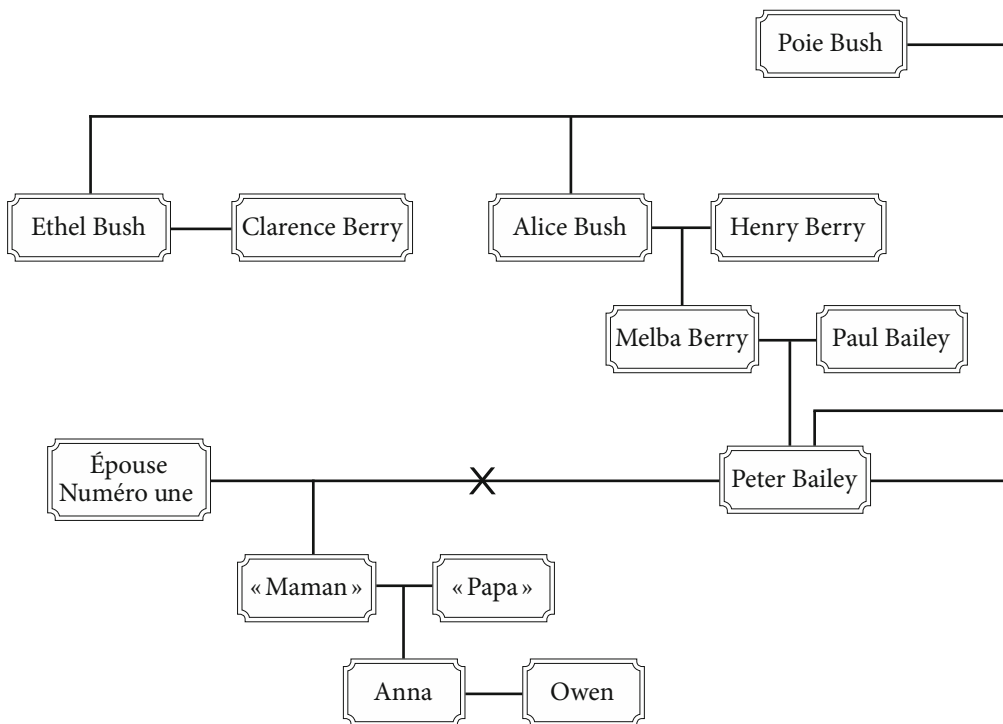
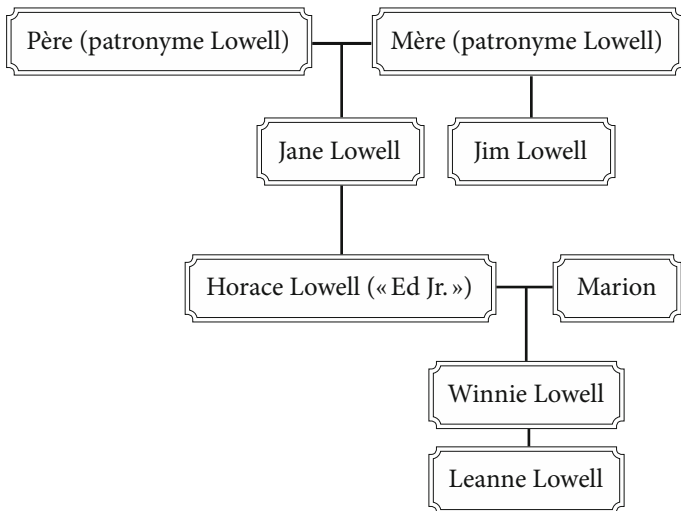
Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03906-9

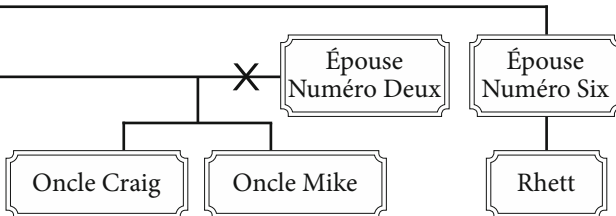
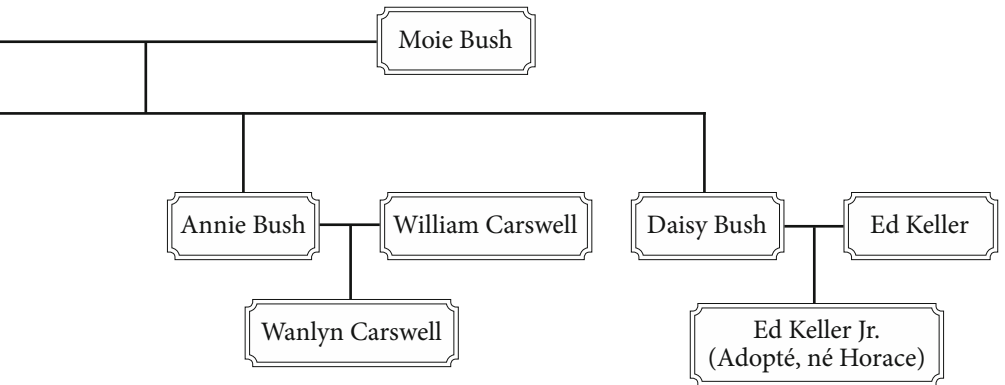
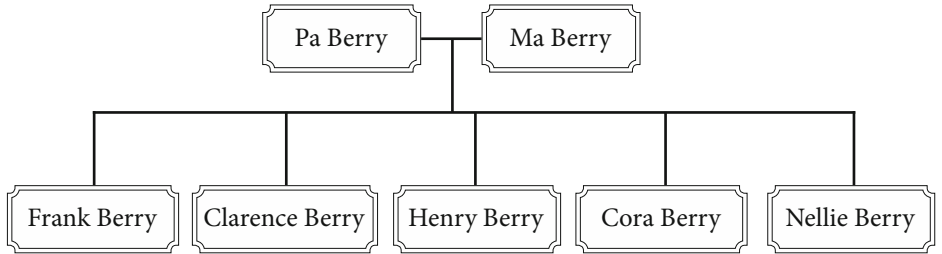
*Pour Gregory et Alyson,
guides en lesquels j'ai toute confiance*

*« Oh, ils grattent la terre, et ça s'éboule,
et t'as pas les mains assez grandes. »*

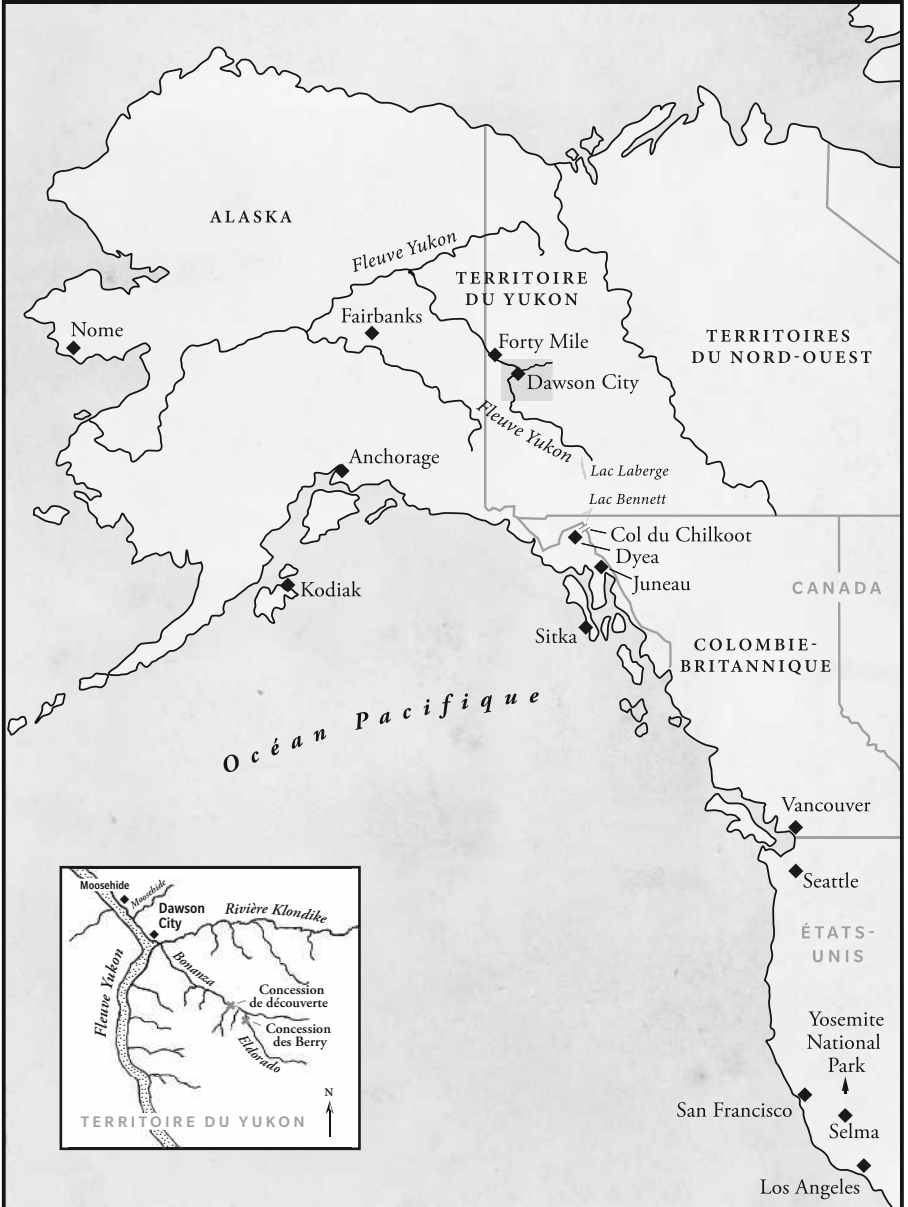
Klondike, vieille chanson canadienne



ARBRE GÉNÉALOGIQUE INCOMPLET DES FAMILLES BUSH, BERRY ET LOWELL



De la Californie au Klondike



PROLOGUE

Klondike

1898

Sous le toit en pente de l'étroit grenier, Alice se tenait accroupie, la main reposant contre un sac en toile de jute rempli d'or. Les voix étouffées de sa sœur et de son beau-frère montèrent à ses oreilles, mêlées aux pépiements des moineaux et des roitelets, puis s'envolèrent au-dehors. Alice attendit un moment avant de pousser l'échelle de corde, puis la déroula jusqu'au plancher où elle atterrit avec un bruit sourd. La jeune femme descendit prudemment de son perchoir. La porte était grande ouverte, la maison plongée dans une lumière blanche. Personne n'avait dormi. Personne ne s'était même couché. Le banc et les chaises reposaient de travers contre la table, sur laquelle trônaient encore les bouteilles de la veille et une collection de petits verres sales. Sous le banc, le sol était jonché de ces plaques de glaise qu'on traîne toujours sous ses semelles et qu'il lui faudrait plus tard balayer. Elle se retourna vers la concession déserte, au-delà du seuil.

Dans quel monde vivait-elle donc ? Il n'avait pas cessé de changer durant l'année passée. Sans doute ne durerait-il pas assez longtemps pour que quiconque puisse répondre à cette question.

Elle se dirigea lentement vers le grand dehors, attrapa au passage un chapeau de paille et se l'enfonça sur la tête sans s'arrêter. Les mineurs avaient touché leur paie de la saison et avaient abandonné les tentes de toile pâle qui claquaient dans le vent, de l'autre côté du torrent. Sur le rivage, et dangereusement proche des eaux déchaînées, une casserole en fer-blanc avait été oubliée. Légèrement cabossée, elle avait presque la taille de la coiffe du chapeau. Un tas informe de terre aurifère gisait près d'un carré de tissu, au bord du sluice. En bonne fermière, Alice n'aimait pas les tâches inachevées. Elle en ramassa une poignée et la déposa dans le récipient. Elle y ajouta un peu d'eau et, avec un mouvement circulaire que les mineurs n'avaient eu aucun mal à lui apprendre, secoua jusqu'à ce que l'eau grise déborde.

Une première lueur apparut dans le tourbillon, puis une seconde. Elle ne s'arrêta de faire tourner la casserole que lorsque toute l'eau fut partie. Avec une précision d'experte, elle plongea l'index vers la pépite, restée collée dans le fond. De l'or massif imprégnant sa peau. Quel frisson. Ils avaient parcouru des milliers de kilomètres pour cette sensation, des milliers de kilomètres à travers une terre qui leur appartenait et ne leur appartenait pas, tout cela dans le seul but de mettre la main sur quelques morceaux de métal pour les accaparer sans hésitation, ce qu'elle fit sans perdre une seconde. Elle leva soudain les yeux. De l'autre côté du torrent, Clarence Berry, son beau-frère, revenait vers la maison, tournant le dos aux tentes des mineurs, pouces fichés sous ses bretelles rouges préférées. Son visage rond était sévère, ses traits tendus. La veille au soir, il avait bondi sur Alice, la forçant à battre en retraite. Elle n'avait jamais senti

une telle haine, même si cette brutalité reflétait également les inquiétudes croissantes de Clarence. À son côté, sur le flanc nu de la colline, surgit Ethel, la sœur d’Alice, descendant la pente à petits pas. Contrairement à son mari, elle avait remarqué la présence d’Alice et dirigé son regard vers la silhouette recroquevillée sur le bord du torrent.

« Alice, viens. Il faut qu’on te parle. »

Avantage de cette vaste terre, du bruit du vent, du grondement du torrent, de la voix trop grêle d’une sœur : Alice pouvait ne prêter aucune attention à ce qu’elle n’avait pas envie d’entendre.

Alors, les manches trempées et alourdies, le gravier crissant sous ses bottes, Alice posa la casserole dans la conduite et traversa les concessions *Trois* et *Quatre*, jusqu’au fossé qui portait le chiffre *Cinq*. Un peu plus loin, avant les buissons, sur l’herbe sèche, se dressait une cabane au toit bas et aux murs penchés. On y rangeait les outils d’hiver. Alice s’arrêta avant de reprendre d’un pas hésitant, main tendue vers la porte de guingois de l’appentis. Il y a un homme là-dedans, avait annoncé Clarence la veille au soir. Ce qui signifiait : Il y a un corps là-dedans.

Une brise frôna la surface de l’eau et coucha les herbes les plus hautes. On ne pouvait pas revenir sur ce qui avait été fait. Pourtant, ces petites cruautés qui s’accumulaient si vite qu’elle ne parvenait plus à en comprendre le sens : celles-là pouvaient sans doute être évitées. Alice ne bougeait plus. Sa tête et son cou s’étaient figés dans cette position si particulière qui précède le choix. Il faut que j’arrête, se dit-elle. Puis, comme en un scintillement : mais je ne pense pas en être capable. Elle sentait dans l’ardeur du soleil la chaleur naissante d’un futur luxueux, opulent, bien

qu'encore brumeux. Elle plongea la main dans sa poche pour s'en arroger le pouvoir, serrant entre le pouce et l'index la pépite d'or.

CHAPITRE 1

Ahwahnee Hotel, Yosemite National Park

2015

Mon grand-père était un homme riche. Cela ne lui avait inspiré aucun sentiment de culpabilité jusqu'à ces derniers temps. La fortune lui était tombée dessus, pensait-il, sans qu'il ait rien demandé – il aurait pu aussi bien écoper de la misère ou de la malchance. Et l'argent avait fait de lui un être dominateur, porté à l'autoglorification, parfaitement charmant et sans aucune considération pour autrui. N'importe qui pouvait s'en rendre compte, sauf lui, bien sûr. Il avait vécu dans l'acceptation nonchalante de cette bonne fortune, comme un Californien du Sud accepte, le nez à sa fenêtre, une existence passée sous un grand ciel bleu.

Lorsqu'il nous a appelés, mon mari et moi, par un après-midi de la mi-mai, pour nous demander de passer le soir, sa voix trahissait une tension, une hésitation qui m'ont fait comprendre que sa requête était plus complexe. D'instinct, je n'ai pas répondu immédiatement ; j'étais sur mes gardes avant même de connaître les détails de son invitation.

« On adorerait pouvoir venir, grand-père », lui ai-je répondu en élevant la voix. Dans la rue, un autoradio beuglait.

J'ai sauvegardé le problème de biochimie sur lequel je travaillais.

« Mais avec le boulot et la fac, on est un peu pris en ce moment. Dès qu'on aura une minute, promis. Fin juin, peut-être. »

L'esquive l'a fait bondir.

« Fin juin ? Et puis quoi, encore ? Je te propose vendredi. »

Il avait quelque chose à nous dire, et ça ne pouvait pas attendre, m'a-t-il expliqué. Et il ne voulait pas en parler au téléphone. Je n'avais aucune envie de le rejoindre où que ce soit. Une semaine d'examens m'attendait et j'avais déjà l'impression d'être en retard dans mes révisions. Pourtant, il n'était pas facile de refuser quoi que ce soit à mon grand-père, en grande partie parce que ce master qui me donnait des sueurs froides était financé par ses soins. J'ai fait pivoter ma chaise de bureau pour me tourner vers notre salon, grand désordre moucheté de soleil. Sourcils haussés, j'ai interrogé du regard Owen, qui était perdu derrière des piles de copies.

« C'est possible, tu penses ? » ai-je murmuré en écartant le téléphone de mon oreille.

Seul m'a répondu le son creux du stylo bille d'Owen tapotant le tas de copies.

« Le moment est mal choisi, a-t-il fini par concéder, résigné. Enfin, pour ton grand-père, j'imagine qu'on arrivera à se débrouiller. »

Je me suis retournée vers la rue. Le feu était passé au vert et la circulation avait repris.

« Bon, très bien, ai-je répondu avec une gaieté feinte. Changement de programme. On peut venir ce week-end. »

Mon grand-père s'est alors contenté de nous donner des précisions techniques, sans autre commentaire. Il ne voulait

pas nous recevoir dans son ranch des environs de Fresno, dans lequel il habitait en compagnie d'une irascible créature qui n'existait pour moi que sous le nom de « Numéro Six ». Il préférait que nous le retrouvions à l'Ahwahnee Hotel, dans Yosemite Park, lieu tant aimé de ses vacances d'enfant. Il y avait déjà réservé deux chambres pour le week-end, m'a-t-il avoué sans la moindre gêne.

Le vendredi suivant, non sans avoir prié pour que notre Toyota Corolla à l'agonie puisse supporter les six heures de route, nous avons donc quitté Los Angeles, traversant d'éclatants paysages où les amandiers le disputaient aux champs de fraises, filé entre des rangées de pompes à pétrole, troupeaux d'immenses créatures mythologiques penchant en rythme la tête pour s'abreuver en longues gorgées du sang de la terre. Puis nous avons pris des routes de plus en plus étroites, gravissant des collines ombreuses de pins, de séquoias, de cyprès, de genévriers et de cornouillers. À sept heures du soir, nous sommes arrivés à l'hôtel, prenant pied dans un monde dont les dimensions n'étaient plus celles des espaces conçus par et pour l'homme, dans lesquels nous évoluions la plupart du temps. Malgré la fatigue qui nous piquait les paupières, nous frémissions du tranquille enthousiasme qui saisit les jeunes gens à la vue de la nouveauté.

Nous avons traversé le parking jonché d'aiguilles de pin et sommes entrés dans le vestibule de l'Ahwahnee ; sa majesté, ses meubles et ses boiseries sombres nous ont tant sidérés que nous avons failli manquer l'apparition soudaine d'un homme de grande taille, le geste élégant, les cheveux blancs : mon grand-père, Peter Bailey, qui sortait d'un pas résolu du magasin de l'hôtel, poussant un chariot contenant quatre grands sacs en papier kraft bien remplis.

L'inquiétude ne m'avait pas quittée de tout le voyage. Mon grand-père avait beau avoir quatre-vingt-treize ans, il n'en était pas moins imprévisible : difficile de savoir à l'avance dans quel état d'esprit nous le trouverions. Ce jour-là, il était cependant d'excellente humeur, si ce n'est carrément fier de cette expédition. Il a serré la main d'Owen et m'a embrassée sur la joue – « Anna, bonsoir ! Quel plaisir de te voir ! » – avant de nous conduire dans le salon de l'hôtel. Après nous avoir fait asseoir sur l'immense canapé en cuir, il a entrepris de déballer ses emplettes effectuées apparemment pour notre seul bénéfice. Il devait bien y en avoir pour deux mille dollars.

« Regarde comme c'est beau, m'a-t-il dit en libérant d'un geste théâtral une lampe-tempête en fonte de son papier bulle. Tu aimes ? »

Il avait également acheté trois paniers décoratifs, un sac muni d'une anse tressée et une figurine Kachina verte et noire, à la petite bouche amère et au bras armé d'un gourdin. S'y ajoutaient une série de bols en argile peinte, un bracelet de turquoises, deux couverts à salade en bois et en os, et un soleil orange en verre cloisonné à suspendre contre une fenêtre.

Ces cadeaux, nous a-t-il confirmé à notre grande surprise, nous revenaient ; il nous les a donc remis avec une posture que j'avais déjà remarquée chez lui, mélange assez déconcertant d'ostentation et d'autodérision.

« Je vous dois cela depuis un bon moment, a-t-il déclaré, et vous prie de m'excuser pour ce long retard. Ne pas pouvoir assister à votre union, c'est une chose. Mais avoir oublié votre cadeau de mariage ! »

Il n'avait pu effectivement faire le voyage en Pennsylvanie à l'automne précédent, une insuffisance cardiaque lui ayant

été diagnostiquée quelques semaines plus tôt : les quelques heures d'avion auraient représenté un risque inconsidéré. C'était à Philadelphie qu'Owen et moi nous étions rencontrés, sur les bancs de la fac ; c'était là que la plupart de nos amis demeuraient. Pourtant, comme je le lui ai timidement fait remarquer, redoutant quelque peu sa réaction, il nous avait envoyé une carte charmante, accompagnée d'un chèque qui avait couvert les frais de notre voyage de noces : les billets d'avion et les sept nuits à l'hôtel Fontana avec vue sur la fontaine de Trevi, à Rome.

« Mon Dieu, ça m'était sorti de l'esprit ! s'est-il exclamé en se frappant le front. Ah, mais oui, je vous ai envoyé un chèque ! Quelle incroyable générosité de ma part. »

Puis, se remettant de ses émotions et, le regard pétillant, tendant la main vers le sac plein de cadeaux, il nous a taquinés :

« Alors, si c'est le cas, vous allez me rendre tout ça. Ces belles choses doivent revenir à d'autres. »

Au restaurant de l'Ahwahnee, quelques tables étaient encore libres ce soir-là. Owen et moi étions sur le point de monter cadeaux et sacs de voyage dans notre chambre lorsque mon grand-père s'est interposé : que le porteur s'en charge ! Il avait faim et il voulait dîner sans tarder. J'ai bien essayé de protester : ne fallait-il pas que nous nous changions, Owen et moi ? Nous étions en jeans et en t-shirt. Mon grand-père a eu un geste d'impatience : l'idée lui paraissait témoigner d'un attachement aux règles dont il n'avait cure.

Alors nous avons retraversé le vestibule et sommes entrés dans une salle à manger encore plus chic que ce que je redoutais, couverts rutilants, lustres en fonte et hauts plafonds : le genre d'endroit dont je n'avais pas l'habitude.

Depuis deux ans Owen enseignait l'éducation civique à la Katella High School d'Anaheim et j'étais en première année de master en écologie et sciences de l'environnement à UCLA, diplôme que j'espérais ultérieurement troquer – sans savoir comment – contre un mirifique emploi où il me serait donné d'extraire et de stocker le dioxyde de carbone. Habitant Los Angeles, nous étions bien forcés, Owen et moi, de côtoyer l'extrême richesse : l'expérience relevait cependant davantage de la cohabitation entre des strates économiques étanches, entassées en mille-feuille et munies de rares passerelles tendues de l'une à l'autre, étincelantes, éphémères.

En prenant place derrière la nappe immaculée, je n'étais pas franchement à l'aise. Owen non plus. Pourtant lui aussi en jeans, mon grand-père ne semblait nullement gêné.

Tout en m'efforçant de dissimuler mes jambes sous une serviette de table démesurée, dont je cherchais à me faire une sorte de jupe, j'ai laissé mon esprit vagabonder : comment peut-on se sentir si supérieur aux autres qu'aucun manquement à l'étiquette ne puisse plus vous troubler ?

Mon grand-père n'a pas daigné consulter le menu. Il a fait signe au serveur pour lui tenir le discours suivant :

« Je peux vous poser une question ? Vous devez avoir d'excellentes côtes de bœuf ici, j'imagine ? Et du chou de Bruxelles ? »

Et mon grand-père lui a tranquillement dicté de manière détaillée ce qu'il comptait voir dans son assiette, son index arthritique braqué vers le plafond.

« Alors, voilà ce que vous allez faire... »

Le serveur est immédiatement reparti en cuisine.

« Je n'avais encore jamais vu ça », m'a soufflé Owen, dont les parents, sympathisants socialistes, avaient tous deux été vendeurs chez Macy's, dans le Queens.

C'était l'année de mes vingt-sept ans, je venais de me marier et comme mon grand-père ne faisait pas encore mine d'aborder le sujet qui nous valait cette invitation à l'Ahwahnee, il me semblait normal de combler le vide par quelques anecdotes relatives à l'heureux événement de nos noces. À l'évidence, le sujet ne passionnait pas mon grand-père. Il n'a pas tardé à détourner le regard et, après avoir bu une longue gorgée de son whisky, m'a semblé enfin prêt à nous révéler ce qui lui tenait à cœur. Il s'est raclé la gorge avant de déclarer d'une voix grave et sonore :

« Comme vous le savez, ce n'est pas uniquement pour les randonnées et la bonne table que je vous ai fait venir jusqu'ici. Ce que j'ai à vous dire est assez délicat, mais j'ai déjà abordé la question avec d'autres membres de la famille et il est temps que vous autres, les jeunes, soyez aussi au courant. »

Owen a reposé son verre, et je l'ai imité. Nous étions tous deux suspendus aux lèvres du vieil homme.

« Je dois vous dire que... »

La voix de mon grand-père s'est brisée sur ces mots. La suite a eu du mal à venir.

« Je dois vous dire que je n'en ai plus pour longtemps... »

Que répondre à cela ? Je n'en avais aucune idée. Mon grand-père avait quatre-vingt-treize ans. Il souffrait d'insuffisance cardiaque. Pensait-il nous surprendre par cette déclaration ? J'ai lancé un regard à Owen et nos yeux ne se sont guère croisés plus d'une seconde ; sans doute mon mari craignait-il qu'un échange plus long ne puisse nous trahir.

J'ai fini par me reprendre. La main sur le bras du vieil homme, j'ai murmuré, comme pour lui reprocher la cruauté de ses propos :

« Oh, grand-père ! Il ne faut pas dire ça.

– Mais c'est la vérité, a-t-il insisté, lucide. C'est une perspective qui ne m'emballe pas, tu sais. J'aurais adoré vivre dix ou vingt ans de plus. Pourquoi pas ? Bien sûr, personne ne partage cet avis. Quand on dépasse les quatre-vingt-dix ans, on est censé prendre la porte de sortie de bonne grâce. Ne t'inquiète pas, ma chérie, a-t-il dit en repoussant ma main d'un geste tendre. La mort approche, et je la regarde dans les yeux. J'ai mis de l'ordre dans mes affaires. Les maisons sont propres et bien rangées. J'ai confié les chiens à ton oncle Craig. Quant à mon testament, je l'ai réécrit tant de fois que le notaire a fini par m'interdire d'y retoucher. Il m'a dit que j'étais comme ces peintres de la Renaissance, incapables de reposer le pinceau. »

Il s'est tu un instant, a passé sa serviette sur ses lèvres pâles et gercées. Ses paupières se sont légèrement plissées.

« Reste un point qui ne me satisfait pas du tout. Cet infernal testament m'a contraint à des tonnes de compromis. Et l'équilibre n'est pas tout à fait respecté. Pour ce qui concerne ma femme et ses enfants – c'est-à-dire, pour mon grand-père, Numéro Six et ses deux fils adultes d'un premier lit –, tout va bien. J'ai aussi pu réserver un petit quelque chose à mes propres enfants et à vous autres, petits-enfants (Peter avait engendré, en plus de ma mère, six enfants de ses cinq premiers mariages et, si je comptais bien, quinze petits-enfants et deux arrière-petits-enfants). Mais il y a quelqu'un que j'ai été contraint d'exclure et je m'en voudrai toujours d'avoir cédé sur ce point. »

J'étais à peu près certaine de ce qui allait suivre. J'avais eu vent par divers canaux de la dispute qui avait opposé mon grand-père à Numéro Six pendant des mois, portant sur l'inclusion dans le testament d'une femme quasi inconnue, une Tlingit-Hän du Grand Nord canadien : aux yeux de Numéro Six, cette insulte à son statut était absolument intolérable. Elle avait déjà assez de mal avec l'abondante descendance de son mari.

« Winifred Lowell, a proféré mon grand-père, confirmant mes soupçons. S'il y a une affaire que je n'ai pas pu régler dans mon existence, c'est bien celle-là. Nous n'avons jamais fait ce qu'il fallait pour elle et pour les siens. Du moins, pas moi. Et avant d'échanger mes jetons à la caisse du casino et de commencer à refroidir... Dieu sait que j'aimerais que justice soit rendue sur ce point. »

Et cela non plus ne m'a pas surprise, même si mon grand-père en parlait avec une ardeur renouvelée. J'avais déjà entendu dire par d'autres membres de la famille qu'il était de plus en plus hanté par les Lowell – une famille qui en 1898, pendant la ruée vers l'or du Klondike, avait eu le malheur de se confronter aux Bush et aux Berry, mes ancêtres maternels. J'avais appris par les mêmes canaux que mon grand-père, dans ses recherches acharnées, était remonté jusqu'à son propre grand-oncle, Clarence Berry, source de sa présente fortune. Originaire de la vallée de San Joaquin, en Californie, Clarence avait quitté les vergers de la ferme familiale ruinée par la sécheresse pour suivre la piste de l'or du Yukon. Après quelques années de vaine prospection, et contre toute attente, il s'était vu attribuer une bonne concession. Il était tombé sur un filon miraculeux, ce qui lui avait valu bientôt le surnom de roi du Klondike.

« Mon grand-oncle Clarence était un homme d'affaires avisé, nous a expliqué mon grand-père en réponse à nos interrogations (nous voulions comprendre ce qu'il entendait par « Nous n'avons jamais fait ce qu'il fallait pour elle et pour les siens »), et je reconnais qu'il ne manquait pas d'aplomb. Mais le Yukon, et après cela la moitié de la Californie, a été piétiné par son fichu clan au complet, sans aucune considération du mal qui pouvait être fait à ceux qui y habitaient, et au pays lui-même. La grand-mère de Winnie, une autochtone du Canada du nom de Jane Lowell, a travaillé tout un été sur les parcelles qu'avaient réquisitionnées les Berry et, si mes informations sont exactes, elle ne s'est jamais remise de cette épreuve. Le temps a effacé la plupart des indices, mais il se trouve que son propre frère est mort dans un terrible accident impliquant, j'ai le regret de vous le dire, Clarence Berry en personne.

– C'est affreux », a réagi Owen.

C'était la première fois qu'il en entendait parler, contrairement à moi, étant donné nos discussions récentes sur l'histoire de la famille et l'affaire Lowell, après de longues années de silence. Sans doute aurions-nous posé d'autres questions, mais c'est à ce moment que nos plats sont arrivés. Des pâtes aux fruits de mer pour moi, un tilapia aux câpres et au citron pour Owen et une côte de bœuf pour mon grand-père, qu'il a goûtée sans tarder et jugée, non sans bienveillance, « moyenne, sans plus » avant de renvoyer le serveur.

« C'est la réaction que j'ai eue l'année de mes vingt ans, a-t-il poursuivi après cette interruption culinaire. La génération de mes grands-parents s'éteignait progressivement et ma mère avait hérité de l'essentiel de la fortune du clan. Mais, ô surprise, dès que cet argent qui nous était dû a

commencé à submerger nos comptes en banque, il m'est venu cette idée dérangeante, impossible à ignorer : tout cela respirait l'injustice. Et plus j'en apprenais sur les origines de cette fortune, laquelle remontait à l'exceptionnel filon de Clarence, plus j'étais convaincu que nous devions quelque chose à ces Lowell. Mes parents me prenaient pour un cinglé, mais quelques années plus tard, en 1944, en pleine guerre, je me trouvais avec mon navire de débarquement de chars au large de l'Alaska ; figurez-vous que j'ai réussi à me faire affecter à Sitka, à la base navale. Et un dimanche, j'ai frappé à la porte d'un autochtone canadien, un certain Ed Lowell, qui n'était autre que le fils de Jane Lowell. Mon idée, c'était de rembourser son emprunt immobilier, ou je ne sais quoi – enfin quelque chose d'un peu chevaleresque.

– C'était une belle idée, ai-je opiné, la fourchette en l'air. Je n'en avais jamais entendu parler. »

Mon grand-père cependant a secoué la tête avec vigueur.

« J'étais à peine entré chez les Lowell qu'ils ont compris qui j'étais ; ils m'ont fait prendre la porte immédiatement. La femme d'Ed – il me semble qu'elle s'appelait Marion – m'a prié en des termes dont je vous fais grâce de me mêler de mes affaires. »

Levant la tête vers la longue rangée de lustres de fonte, il a émis un rire bref et navré.

« Ed, cependant, avait une fille, a poursuivi mon grand-père en décochant un sourire de conspirateur à Owen, qui s'est abstenu de le lui retourner. Une jeune femme ravissante et pleine d'énergie nommée Winifred, qui me considérait avec un peu plus de bienveillance. Après cette confrontation avec ses parents, Winnie est passée me voir à la base. Et nous sommes allés au dancing, deux ou trois fois. Vous imaginez la scène ? Petit-fils et petite-fille de la

